



I


LES TRIRÈMES D'HAMILCAR

Voici le soir charmant, ami du criminel !

BAUDELAIRE.

C'EST Salammbô qui m'a conduit en Afrique. J'étais tout obsédé de son image lorsque j'y arrivai. La fille d'Hamilcar fut la fiancée romanesque de mes vingt ans. Je la suivis, comme le Romain dévot suivait le signe augural repéré dans le ciel, comme l'homme du Sud suit sur le sable les traces délicates de la gazelle pour

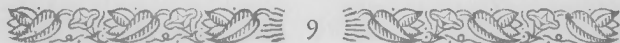




trouver la source. Alors que ma raison divaguait à la poursuite de mille chimères, mon cœur savait que la Fille au Serpent me conduisait vers ma vraie patrie, je veux dire la patrie de ma jeunesse. Car il est vain de croire que l'on puisse rester fidèle aux patries. Un jour vient qu'il faut les abandonner : le cœur est ailleurs, les sens aussi. Mais cette Afrique d'alors fut vraiment ma terre et mes Dieux. Elle fut mon seul printemps. Par elle, je suis né pour la seconde fois. Ma vie antérieure, toute instinctive, toute passive, comme celle du germe sous la neige, n'avait été qu'un obscur effort pour durer. Cette vie nouvelle donna la pâture et l'essor à tous mes désirs, à tous mes rêves, à toutes mes puissances engourdies, à tout ce qui sommeillait en moi. Le vœu total de mon être, — du moins mon être de chair et de sang, — je l'accomplis là, en toute conscience et en toute volonté.



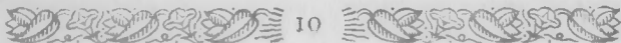
Et c'est sans doute parce que ma vie d'alors fut si volontaire et si consciente que les souvenirs qui s'y rattachent n'ont pas de profondeur. Il s'y mêle beaucoup de fantaisie. Ce sont, en partie, des créations fiévreuses de mon esprit, sous l'aiguillon d'une terre trop ardente. Ce sont les mirages inconsistants qui montent des sables dans les steppes africaines. Au contraire, les souvenirs de mon existence première, tout humble, toute passive, toute instinctive, à mesure qu'ils émergent de leur nuit natale, prennent une vigueur, une profondeur de vie et de signification, qui m'étonnent. Ces souvenirs d'une existence contrariée et presque végétative ont comme une fraîcheur de jeunesse. En tout cas, ils me rafraîchissent l'âme. On dirait qu'ils viennent de naître, pour durer à jamais. Il me semble qu'ils ne peuvent plus s'effacer, tandis que mes souvenirs africains, si brillants autrefois, sont déjà presque décolorés. La





littérature, dont ils étaient empoisonnés, les décompose. Je m'émerveille, à présent, de m'être ému pour si peu. Je ne comprends plus mes enthousiasmes. Il y a un écart déconcertant entre la pauvre réalité et les fantômes soufflés par mon imagination.

Lors d'un récent séjour à Alger, je roulais ces pensées mélancoliques, en flânant sur ce paisible boulevard en terrasse qui domine les quais de l'Amirauté. C'était par un soir un peu frais d'automne. A cette heure-là, les terrasses sont presque désertes. J'étais seul. A mes pieds, face lunaire et doucement miroitante, s'arrondissait le vieux port des pirates barbaresques. Et, tout à coup, je me souvins de l'étrange émotion qui me saisit lorsque je me trouvais pour la première fois devant ce spectacle : il y a de cela tant d'années que je n'ose plus les compter !... Je me souvins surtout du tumulte d'images extravagantes que ce





trouble fit naître dans mon esprit tirailé par de harcelantes réminiscences littéraires.

Il me sembla que je faisais un saut brusque dans le passé, que je venais de plonger tout à coup, à des profondeurs vertigineuses, à travers des siècles d'histoire : ce que j'avais sous les yeux, c'était le port militaire de Carthage. Je voyais devant moi, sur un petit îlot, le palais du Suffète de la mer. Oui, cet édicule trapu, avec ses lourdes colonnes doriques, ses airs de faux temple grec ou de mausolée carthaginois, ce ne pouvait être que le palais du Suffète. Et cette tour octogone qui, là-bas, tout au fond, dominait la masse des môles et des bâtisses trapues de l'Amirauté, c'était l'observatoire aérien de l'Annonciateur des lunes. Ces lourds bateaux plats amarrés le long des quais, ces navires aux voiles triangulaires, avec leurs figures de proues enluminées comme des idoles, c'étaient les gabares et les trirèmes d'Hamilcar. Et ces





voix rauques, qui montaient des embarcations et des arcades inférieures des terrasses, avec les exhalaisons des vieilles murailles et toutes les senteurs âcres de la marine, c'étaient celles des Mercenaires dans la variété confuse des dialectes méditerranéens. Coiffés de l'antique bonnet des Dioscures, les marins italiotes jargonnaient avec ceux des Baléares. Les Libyens des Syrtes injuriaient les Numides et les Maures dans une langue plus vieille que celle de Salammbô.... Et la fille du Suffète elle-même, la pâle amoureuse de Tanit, voici qu'elle s'avanceit le long des rampes de la terrasse, blanche apparition, empaquetée dans ses voiles et l'amas des vêtements précieux. J'entendais sonner les anneaux de ses chevilles et claquer les semelles de ses sandales. L'odeur musquée qu'elle traînait derrière elle, c'était celle de la myrrhe ou du cinnamome. Et cette négresse qui se balançait lourdement, sous son haïck de





cottonnade, c'était Taanach suivant sa jeune maîtresse....

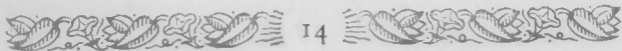
Ces images vivaient, pour moi, d'une vie hallucinante, tant la concordance me semblait exacte entre le présent et ce lointain passé. Cela sortait de ma mémoire et de la littérature, pour se situer dans le réel et l'immédiat. Je devenais le contemporain de ces fantômes. J'en étais émerveillé et transporté. Et je me rappelle que, ce soir-là, je rentrai chez moi en proie à une véritable ivresse lyrique, la pensée titubante de poésie et affolée de mirages, au point que j'écrivis à un ami poète je ne sais combien de pages divagantes, pleines de candeur et de littérature. Je ne me sentais pas de joie, à l'idée que, désormais, j'allais vivre dans un pays où de telles évocations seraient, pour ainsi dire, à mon commandement, où je les rencontrerais à tous les détours du chemin. Ce serait l'état lyrique perpétuel....





Aujourd'hui, comme cette nuit récente où j'errais sur les terrasses de l'Amirauté, j'ai peine à m'expliquer de pareils émois. Je ne les éprouve plus devant certains aspects d'Alger, qui, autrefois, m'enchantaient. Tout cela me paraît misérable et grossier, indigne d'un regard. Il me faut même un grand effort pour ranimer les couleurs de ces feux d'artifice éteints. Je puis bien retrouver telle nuance exquise des eaux crépusculaires, tel frisson de la mer à l'heure où s'allument les phares. Mais ce que je ne retrouverai jamais plus, c'est l'enthousiasme qui me soulevait lorsque, à la nuit tombante, entre les lourds cubes de maçonnerie de la jetée, je regardais la ville blanche s'ensevelir doucement sous les brumes vespérales et que je me récitais à voix haute, au fracas des vagues contre les brise-lames, les vers nostalgiques de Baudelaire :

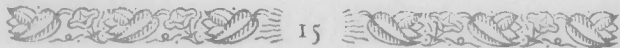
La gloire du soleil sur la mer violette,
La gloire des cités dans le soleil couchant....





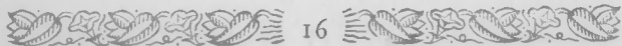
Je sais bien pourquoi mon cœur est maintenant inerte et pourquoi mes yeux se refusent au mirage. La force de l'illusion m'a quitté, l'illusion qui me poussait au dehors, dans le tourbillon des formes et des couleurs, qui m'excitait à m'épanouir dans le monde des sens, à épanouir le monde autour de moi, afin qu'il répondît à mon désir et qu'il fût selon l'image de mon rêve. Je sais trop ce que l'on rapporte de ces vaines caravanes. On en revient les mains vides, l'âme harassée comme le corps. Je ne veux plus me laisser entraîner. Je me replie sur moi qui suis à moi-même mon unique richesse, mon unique certitude.

Et pourtant ces vieux souvenirs fanés de ma vie africaine me restent chers. En eux-mêmes, ils ne sont peut-être que friperie littéraire. Mais ils sont aussi pour moi comme les signes de tout un nouvel ordre





de sensations et d'émotions, qui ont recréé mon être et renouvelé mon univers. Un grand nombre de ces souvenirs sont liés à des nuits, nuits de vagabondage, de flâneries ou de contemplations. Les jours ont refait mes sens par l'excès de la lumière et de l'ardeur solaire. Les nuits ont augmenté mon esprit. Elles me furent réellement éducatrices et révélatrices. Si le monde des formes se manifeste dans le jour, le monde des âmes ne se révèle guère que la nuit. L'homme se montre alors sans hypocrisie, dans tout le cynisme de l'instinct, sans doute parce qu'il compte que l'ombre aura de la pudeur pour lui et qu'elle vêtira sa nudité. La nuit, on est las, on ne se surveille plus : on est sincère malgré soi. C'en est fait de la contrainte et du refoulement imposés par le grand jour. On se repose, on se recueille : on a le temps d'être soi-même pour le bien comme pour le mal. Alors vous ne jouez plus un rôle, vous n'exécutez plus une





tâche, vous en avez fini de remplir une fonction peut-être en contradiction cruelle avec votre caractère. Et c'est ainsi qu'on ne voit bien les gens que la nuit.

Jamais, comme durant mes nuits d'Alger, je n'ai eu le sentiment de cette effrayante sincérité nocturne. Je me rappelle une rencontre, en soi bien triviale et insignifiante, qui, pour la première fois, me mit cette vérité sous les yeux. C'était dans un lieu de plaisir, sur les hauteurs de la Casbah... Tout à coup, entre les colonnes mauresques du patio, je vis paraître un petit garçon de café, qui, en ville, nous servait quotidiennement avec une discrétion, une correction et une politesse charmantes. J'avais de la sympathie pour lui, à cause de sa gentillesse, de sa petite mine honnête et candide et parce que je savais que le malheureux était phtisique et que son fatigant service l'aidait du moins à mourir au soleil. D'abord, je ne le reconnus pas. Un chapeau





mou sur l'oreille, le col et la cravate de travers, il s'avançait en tricotant, sur ses maigres jambes, je ne sais quel pas de gigue et en pressant contre sa poitrine une bouteille vide. Complètement ivre, il chevrotait de sa voix grêle de poitrinaire une chanson obscène. Le petit gars bien sage n'était plus qu'un vulgaire noceur. Était-ce sa vraie nature qu'il manifestait pendant ces minutes d'ivresse, son âme secrète, refoulée pendant de longs jours sous le masque impassible et professionnel du garçon de café en tablier blanc et en plastron amidonné? Toujours est-il qu'en ces instants si courts il se sentait en gloire. Il triomphait, il faisait la fête comme les riches, il croyait toucher un des sommets de l'existence... Trois semaines plus tard, on l'emportait à la fosse commune.

Moi aussi, durant ces nuits africaines, je courais après le plaisir. Plaisir toujours impossible et dont la seule apparence devait





être chèrement achetée, durement conquise. Je veux oublier ces misères. Tout cela est mort, évanoui depuis longtemps. Je veux me souvenir uniquement de ce que ces nuits m'ont appris, de ce qu'elles ont fait de ma sensibilité et de ma pensée. L'image que j'ai gardée de l'Afrique, c'est dans les ruelles ténébreuses de la haute ville qu'elle s'est, en grande partie, élaborée. Je voudrais essayer de repasser par ces chemins perdus et supputer le petit butin que j'y ai ramassé, et qui donne, pour moi, quelque prix à ces banales aventures.





II

NUIT DE TEMPÊTE



TOUT au début de mon séjour à Alger...

Après une période de siroco, si accablante que j'en fus comme anesthésié, la pluie s'était mise à tomber, douchant mes premiers enthousiasmes. Que ces pays méridionaux sont donc laids sous la pluie ! Jamais je n'ai eu plus fortement la nostalgie du Nord que certains jours pluvieux, lorsque, sur les





Tournants Rovigo, je contemplais, de ma fenêtre, les vieux remparts démantelés de la Casbah : des tas de boue qui se diluaient sous l'averse... Le lendemain, je les voyais resplendir sur le ciel clair, comme des plaques d'or incrustées d'émaux. Ce soir-là, je ne réagissais point contre une impression de tristesse et d'humidité glaciale qui me pénétrait jusqu'aux moelles. Ces brumes africaines me désenchantaient. Par une sorte d'instinct de conservation, je me retournais vers ma vie antérieure, dont je me sentais déjà coupé. Il me semblait que je ne tenais plus à rien, mes désirs et mes rêves ayant perdu leur pâture accoutumée. Je m'en revenais chez moi par la bruyante rue Bab-el-Oued, parmi les heurts et les criaileries d'une foule populaire, poursuivi par d'âcres senteurs de saumure et de poivre rouge. Mes semelles glissaient sur le pavé gras des arcades, sali par toute espèce de détritrus. Je touchais à un de ces moments

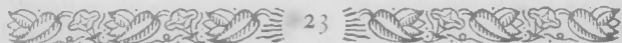




où, sans bien savoir pourquoi, on vomit l'existence.

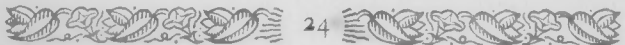
Sous l'ondée qui commençait à tomber en larges gouttes, je gagnai enfin mon logis. J'habitais alors Rampe Vallée, près du Jardin Marengo, une pauvre chambre garnie, au sommaire mobilier colonial, mais d'où l'on avait une vue très belle sur la pleine mer. A cet endroit-là s'étendait une esplanade, plutôt un grand terrain vague, où nulle bâtisse n'arrêtait le regard. Je passais de longs moments devant mes vitres à contempler le mouvant paysage marin. Mais, par ce soir pluvieux, toutes persiennes closes, je ne songeais qu'à me protéger contre le froid. La pluie se mettait à tomber en déluge, j'entendais l'eau ruisseler sur le balcon. Pas de feu. Pas même la possibilité d'en allumer dans une cheminée de pacotille qui ne devait jamais servir.

Alors pour me réchauffer, j'allumai ma lampe, et, pour dissiper ma mélancolie,





j'essayai de lire et même de travailler. Je m'assis à ma petite table, encombrée de paperasses et de livres qui se répandaient sur tous les meubles et gagnaient jusqu'aux deux coins de la cheminée. Il y avait là les livres alors admirés et aussi ce qu'on appelle « les dernières nouveautés » : les *Poèmes* de Leconte de Lisle, *L'Avenir de la science* de Renan, *Le monde comme volonté et représentation*, de Schopenhauer dont j'avais traduit moi-même quelques chapitres, enfin *L'homme libre* de Barrès et *Le Jardin de Bérénice*. C'était le beau temps du criticisme, du pessimisme et de la culture du moi. On réagissait contre la vulgarité naturaliste, à quoi l'on substituait des élégances intellectuelles et sentimentales et tout un esthétisme plus ou moins pédant. J'étais pessimiste et renaniste autant qu'on peut l'être. Et je m'excitais à l'admiration pour cette petite littérature factice et brillante qui cachait sa stérilité sous





un étalage de formules scolastiques et de vaines subtilités psychologiques. Moi aussi j'écrivais des pages d'analyse, avec la prétention d'en tirer je ne sais quel vague roman. N'ayant pas encore vécu et n'ayant alors que très peu de vie intérieure, je n'avais rien à dire. Et je n'avais pas non plus cette connaissance des recettes et cette virtuosité du style, enfin cette habileté de bijoutier littéraire, qui jette les snobs dans le ravissement, parce qu'ils y voient une marque de raffinement, — et qui vous permet de vous faire illusion à vous-même sur la vacuité de votre art et de votre pensée. Je me rappelle que, cette nuit-là, après avoir recouru en vain aux excitants littéraires les plus violents, je me battais les flancs sur les pages commencées. Mon impuissance à rien extraire de ce qui était, en effet, un pur néant, me désespérait. De guerre lasse, vers minuit, je me couchai, la mort dans l'âme.





Il me fut impossible de m'endormir. Une véritable tempête se ruait sur les toits, faisait siffler et se tordre les panaches des palmiers, fracassait les branches des belombras dans le jardin voisin : une musique furibonde et comme satanique. Et, dominant tous les bruits, le tumulte de la mer à l'assaut des roches, à croire qu'elle accourait sur la ville, qu'elle allait tout recouvrir et tout dévaster. Des craquements sinistres scandaient le ruissellement de la pluie sur les terrasses et le hoquet des égouts engorgés. Puis, de minute en minute, des explosions sourdes et prolongées comme des coups de mine : l'écrasement des vagues contre les murailles des vieux forts barbaresques. Mes nerfs tendus à l'excès vibraient au moindre frôlement du dehors. Une extraordinaire lucidité exaspérait mon insomnie.

Ce qui causait mon tourment se précipitait, s'exagérait peut-être sous le regard impitoyable de mon esprit. Je me sentais



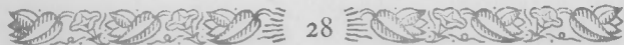


très malheureux parce que je ne pouvais pas écrire selon la formule à la mode. Toute cette littérature de France qui chargeait ma table de travail, que j'avais traînée avec moi d'une rive à l'autre de la Méditerranée, il me semblait qu'elle m'écrasait, comme les paquets de mer qui, là-bas, pulvérisaient les roches... Et puis, peu à peu, au paroxysme de mes affres, par un brusque retournement, dans une clarté plus vive de l'insomnie, — cette littérature, voici que je la jugeais, — et que je la jugeais comme un Africain. J'arrivais à peine sur cette terre tyrannique et déjà je subissais son influence. Ce que j'avais vu au grand jour, ces foules bariolées, ces êtres d'une autre espèce que la mienne, ces hommes rudes coudoyés dans la rue, tout cela avait commencé à changer ma vision et à me faire réfléchir. Et voici que je soupçonnais le décevant artifice de toutes ces écritures qui m'avaient ébloui. Je devenais



injuste avec exaltation, je saccageais à tort et à travers mes admirations. J'étais atterré d'en découvrir le vide et la frivolité. Cet implacable soleil d'Afrique m'avait révélé un peuple jeune, pressé de vivre et de jouir, de s'épanouir, des natures ardentes et robustes, qui n'avaient pas besoin de se créer des passions factices et de pédantesques raisons d'agir, des êtres très peu intellectuels, mais ayant toutes les possibilités de le devenir, des instinctifs capables de toutes les souffrances comme de toutes les voluptés, — enfin de la vie exubérante et jaillissante, comme chez nous, du temps des héros de Racine, lorsque les tragédies réelles faisaient pâlir celles de la scène...

Par comparaison, quelle pauvreté d'âme chez ces psychologues exténués ! Quelle manie obscène de s'exciter à la passion sans besoin, par pur dilettantisme ou simple snobisme ! Et ces pessimistes, que leur désespoir me paraissait donc littéraire





devant des êtres naïfs, qui, par toute leur attitude, leur visage, leurs yeux, affirmaient la volonté éperdue de vivre et qu'il y a quelque chose par delà la souffrance ! Et c'est pourquoi la souffrance doit être surmontée.. Et ces critiques dont l'esprit fonctionnait à vide sur de creuses abstractions ! Et ces naturalistes qui nous donnaient comme type de la véritable humanité le sale peuple des pays d'usines, le prolétaire occidental abruti d'alcool et d'idéologie révolutionnaire ! D'ailleurs presque tous avaient le pouls débile. Le flux vital expire en eux comme le flot fatigué qui se retire du bord. La littérature, l'art, c'est le trop-plein de la vie, la surabondance de l'action. Les héros de cette littérature de France me paraissaient moribonds, sans élan ni spontanéité, mécaniques !... oui, de petites mécaniques intellectuelles et sentimentales !...

Ces pensées qui commençaient à s'ébaucher en moi me consolèrent de mon inhabi-

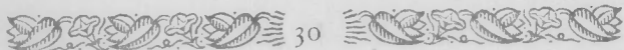




leté à jouer ce petit jeu élégant que j'allais mépriser de plus en plus. Malgré les fureurs toujours déchaînées de la tempête, je me rassérénai et je finis par sombrer dans un lourd sommeil sans rêves.

Lorsque je me réveillai, il me sembla que l'atmosphère de ma chambre était renouvelée. J'étais joyeux sans savoir pourquoi, le corps dispos et les muscles tonifiés. Sur le mur, en face de mon lit, je vis une lueur qui bougeait, un reflet vermeil venu je ne savais d'où. C'était l'Aurore mythologique qui passait ses doigts pourprins entre les lames de mes persiennes. Il me sembla que la joie n'était pas seulement en moi, — qu'elle était partout éparse... Je courus à mon balcon.

Un éblouissement ! Après cette tempête, le ciel purifié n'avait pas un nuage. Un bleu pâle nuancé d'argent, suave et chaud, un immense rayonnement, des profondeurs





limpides à l'infini, une douceur extrême de l'air... Et, dans cet air léger et cristallin, les bruits matinaux avaient des résonances exquis, presque musicales : clochette des chèvres maltaises qui frottaient leur poil ras contre les maigres poivriers de l'avenue, grelots des petits ânes aux couffes pleines de sable, qui trottaient sous la trique de grands diables en gandouras. Dans un gémissement d'essieux, un lourd chariot s'avavançait, au pas lent et régulier de son attelage, que guidait une petite mule de volée toute coquette sous les pompons et les miroirs de son collier. Papillotement de couleurs, mouvement de la rue, gaité du réveil splendide. Je percevais dans le lointain le murmure frais des eaux, et, derrière les terrains pelés de l'Esplanade, je voyais luire l'immensité bleue du golfe, et, tout au fond de l'horizon diaphane, les monts de Kabylie divinement roses qui, peu à peu, émergeaient des vapeurs marines..





Je ne pensais plus du tout à la littérature de là-bas, — la littérature de l'autre côté de la mer. Là-bas, ils pourraient bien faire tout ce qu'ils voudraient : cela ne m'intéressait plus, — ou du moins je voulais le croire. Ce que j'avais sous les yeux, c'était cela qu'il fallait regarder, — et non pas seulement le petit spectacle que m'offrait mon balcon, mais cette terre tout entière. Il fallait en jouir, vivre toute la vie africaine, pour m'en emparer plus tard. Cette humanité que je découvrais me paraissait belle et bonne, meilleure que celle de là-bas. Peut-être que le bonheur n'était pas un mirage ! Je n'ai été sincèrement optimiste qu'à ce moment de ma vie...